

Zeitschrift: Le messenger suisse : revue des communautés suisses de langue française
Herausgeber: Le messenger suisse
Band: 31 (1985)
Heft: 7-8

Rubrik: La musique

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

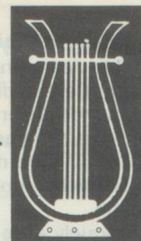
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 31.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Chefs d'orchestre

Nous avons déjà souligné, dans cette chronique, la qualité des chefs d'orchestre suisses. Sans qu'ils constituent, à proprement parler, une école, il y a entre eux une filière née du respect du texte et de l'authenticité de la restitution musicale. L'exemple d'Ansermet oblige forcément. C'est ainsi que nos chefs ne font pas du Corboz ou du Jordan, mais du Monteverdi ou du Ravel. Armin Jordan, directeur artistique et chef principal de l'Orchestre de la Suisse Romande (OSR) depuis le 1^{er} janvier dernier, date à laquelle il prit la suite de Horst Stein, et qui obtint en début d'année le Prix de l'Académie Charles Cros pour son premier enregistrement à la tête de l'OSR, enregistre en ce moment une seconde série pour le compte de la firme française Erato. Cet enregistrement se fait au Palais des Congrès de Vevey, car le temple de l'OSR, le Victoria Hall de Genève, n'est plus disponible à la suite de l'incendie qui le détruisit partiellement. Une équipe de techniciens d'Erato et de Radio-France s'est déplacée pour l'événement. Il est de taille, car ce n'est rien moins qu'un florilège de la musique symphonique de Ravel que comporteront ces disques. *La Valse*, le *Boléro*, *l'Alborada del Gracioso*, *l'Heure Espagnole* et *Ma Mère l'Oye*. Ce n'est peut-être pas une gageure que de les réunir sous une même baguette, mais c'en est certainement une, pour le chef et les instrumentistes, que de tenir la distance. Surtout face à la musique de Ravel qui n'accepte que la perfection. Le lausannois Charles Dutoit vient, quant à lui, de se voir offrir le plus beau cadeau qu'un chef d'orchestre puisse recevoir : une des premières formations du monde. Charles Dutoit a en effet été appelé à la direction de l'Orchestre de Montréal qui, avec le Boston Symphony Orchestra, l'Orchestre de Philadelphie et celui de Cleveland, est un des premiers du continent nord-américain. Là-bas, la musique est avant tout question de métier au sens le plus profond du terme. L'engagement doit y être complet et quotidien. La performance est nécessaire et la médiocrité, ou tout simplement, l'ordinaire ne sont pas tolérés. C'est dire que notre compatriote n'a pas été choisi au hasard et qu'il mesure pleinement le défi qu'il a accepté de relever. Jacques Chancel, qui sait mettre en valeur les talents, ne

s'y est point trompé en réservant à Charles Dutoit et à son orchestre une part importante de son *Grand Echiquier* sur le Québec.

Emmanuel Krivine, l'un des plus talentueux jeunes loups du monde musical d'aujourd'hui, est un Suisse d'adoption puisqu'il a choisi de se fixer à la Tour-de-Peilz. Nous l'avons entendu, au cours d'une émission radiophonique du même Jacques Chancel, expliquer pourquoi notre pays était particulièrement propice à l'épanouissement musical. Au X^e Festival Musical d'Evian, consacré aux jeunes musiciens sans frontière, Krivine dirigeait son orchestre de « moins de vingt-cinq ans » avec, en soliste, l'un des plus universellement respectés parmi les authentiques seigneurs du piano, Claudio Arrau, quatre-vingt printemps aux prunes. Singulier hommage de ce très grand monsieur. Il faut dire que le Festival d'Evian a un président de choc : Mstislav Rostropovitch.

L'émulation aidant, les conservatoires de Bâle, Berne et Zurich ont décidé d'organiser en commun, pour la première fois en Suisse, un cours de formation professionnelle pour chefs d'orchestre. Destiné à ceux qui entendent faire de cette activité un métier à plein temps, cette formation dure quatre ans. Un des initiateurs du projet, Rudolf Kelterborn, relève qu'il y a eu, en Suisse alémanique, quelques cours isolés, mais pas de formation systématique. Les candidats allaient apprendre leur métier en Allemagne, à Paris ou à Vienne. Le nouveau système prévoit des normes uniques dans les trois villes au plan des études, des conditions d'admission et d'examen. Le principal problème sera évidemment celui des orchestres. Au départ, celui de Bienne sera mis à la disposition des futurs chefs. Lors de l'examen final, le candidat dirigera un orchestre important ainsi qu'une scène extraite d'un opéra. Il devra en outre diriger un morceau qu'il n'aura pas préparé, mais que les musiciens connaîtront. Un exercice difficile, on le voit. Mais les organisateurs sont persuadés que les candidats ne manqueront pas.

Grand Prix lyrique de Monte-Carlo

Le Grand Prix lyrique de Monte Carlo, attribué cette année pour la première fois, est revenu au baryton suisse Gilles Cachemaille, alors que le Prix du public allait à la soprano américaine Theresa Yvonne Hamm.

Gilles Cachemaille, qui a fait ses études au Conservatoire de Lausanne, où il obtint un prix de virtuosité, s'est déjà produit plusieurs fois en France.

Onze chanteurs, dont une majorité de femmes, concouraient pour le grand Prix de Monte Carlo. Deux morceaux leur étaient imposés par un jury composé d'éminents spécialistes comme Rita Streich et Ruggero Raimondi. Les concurrents venaient des Etats-Unis, de Grande-Bretagne, du Japon, de RFA, de Suisse et d'URSS. Le concours, qui aura à nouveau lieu dans trois ans, est ouvert exclusivement aux lauréats d'autres grands concours internationaux.

Othmar Schöck

Othmar Schöck appartient à cette race de compositeurs au talent certain, au métier sans faille, à l'inspiration toujours élégante, mais que le génie a dédaigné ou qui n'ont pas tiré un « tube » au loto du box-office musical. Jouerait-on *Finlandia* si Sibelius n'avait écrit la *Valse Triste* et que seraient les droits d'auteur d'un musicien raffiné comme le fut Georges Auric s'il n'y avait eu un film appelé *Moulin-Rouge* ? Et pourtant ces mal-aimés du succès font les délices de cénacles où l'on se réserve jalousement le droit quasi exclusif de les célébrer. Pratiquement inconnu en France, Schöck, compositeur suisse, est apprécié en Allemagne et en Autriche, dans la mesure où il composa quelques quatre cents lieder qui, dans la lignée de ceux d'Hugo Wolf et de Richard Strauss, ont renouvelé, un siècle ou presque après, le grand répertoire romantique. Car Othmar Schöck est un romantique

et l'un des meilleurs parmi eux. Le seul problème est qu'il l'ait été avec un pareil décalage de temps. Elève de Max Reger il puisa, auprès de lui, les authentiques traditions de dignité et de beauté de langage du romantisme allemand. Si l'on fait abstraction des années, si l'on considère que Schœck n'est pas un compositeur attardé, isolé dans un monde dépassé, mais quelqu'un qui a délibérément choisi de faire de la musique d'un autre style que celle de ses contemporains, alors pourquoi pas et que signifient les dates ? Né en 1886 à Brunnen, Schœck est mort à Zurich en 1957. Il a écrit non pas comme Brahms et Schumann, mais comme il aurait lui-même écrit s'il avait vécu à la même époque qu'eux. Il n'a rien d'un plagiaire et sans doute aurait-il laissé un nom universellement retenu s'il était tout simplement né cinquante ans auparavant. Le disque vient de nous offrir deux œuvres de ce compositeur, dont l'une connaît ainsi son premier enregistrement mondial. Il s'agit du *Concerto pour violoncelle et cordes, op. 61*, écrit en 1947, qui est un merveilleux chant chargé, quarante minutes durant, de la plus sensible émotion. Johannes Goritzki et la *Deutsche Kammerakademie* de Neuss en sont les éloquentes interprètes. Le second disque est un peu une page d'anthologie dans la mesure où il réunit Niklaus Tüller, baryton et son père, le ténor Erwin Tüller, ce dernier accompagné par Othmar Schœck. Cette partie du disque est un repiquage d'un 78 tours datant des années quarante. Niklaus Tüller interprète un des cycles les mieux venus de Schœck, *Das Stille Leuchten*, la plage réservée à son père étant consacrée à trois mélodies de jeunesse du compositeur. Le rapprochement que ce disque nous permet de faire apporte beaucoup pour une meilleure connaissance d'un musicien dont a probité fut sans doute une des qualités essentielles. Le lyrisme, la méditation, l'élan chaleureux marquent l'œuvre de Schœck tout autant qu'une facture quasi parfaite. Concerto pour violoncelle et orchestre d'Othmar Schœck, suivi de l'Andante lyrique pour Cordes de Max Reger. La *Deutsche Kammerakademie* sous la direction de Johannes Goritzki. Un disque Claves D 8502. *Das Stille Leuchten* (La lueur sereine) et trois mélodies de jeunesse de Othmar Schœck. Niklaus Tüller, baryton et Erwin Tüller, ténor. Un disque Accord 140 081.

les lettres

Louis-Albert Zbinden



Marie Typhus
par Jürg Federspiel
Editions Zoé, Genève

Le 11 janvier 1968 le voilier « Leibnitz » en provenance de Hambourg arrive à New-York, apportant au Nouveau monde, comme un legs de l'ancien, le typhus avec ce qui reste d'une cargaison humaine décimée par l'épidémie.

Une passagère grisonne, Marie Caduff, bientôt nommée Marie Mallon, réussit à franchir le filet sanitaire du port américain. Elle a seize ans, et pas froid aux yeux. Sa bonne constitution lui a permis de surmonter la maladie, mais elle en porte les germes. Durant toute son existence, elle contaminera ceux qui l'approcheront, vengeance contre ceux qui l'auront exploitée, malédiction pour les innocents qui la côtoieront.

Faut-il, comme l'écrit l'éditeur, croire que Marie Typhus constitue une « page inédite de la mythologie américaine ? » Si c'était un mythe, la page serait connue. Qu'il suffise au lecteur d'avoir en main une œuvre qui ne doit qu'à elle-même, c'est-à-dire à la maîtrise de Federspiel, son charme étrange, son humour et sa signification symbolique. Le regard de l'auteur d'une Suisse, « pays de meurtriers paisibles » ne pouvait que s'enflammer face à la « monstruosité » de l'Amérique.

Marie Typhus devient alors le symbole d'une violence, l'ange de la mort faisant payer le prix fort d'un rêve, le rêve américain, qui prend, ici et là, l'allure du cauchemar paisible.

Lettres à Angletine
par Pauline-Victoire d'Albis
Editions Soumy, Limoges

C'est à l'attention portée à ses ancêtres par l'historien limousin Jean d'Albis que nous devons la publication de ces lettres, écrites entre 1786 et 1796 de Millau à Lausanne. Les vingt-huit lettres composant l'ouvrage ont été remises en 1924 à Ferdinand d'Albis par William Charrière de Sévry, descendant d'Angletine de Sévry, la correspondante de la jeune épistolière française. Le fonds est aujourd'hui conservé aux Archives cantonales vaudoises.

Cette correspondance nourrie de notations sur la vie quotidienne et les événements de la Révolution française, illustre les liens établis par les Huguenots en Europe, en particulier entre le Rouergue et la Suisse romande.

Lausanne était alors une ville paradoxale, foyer de culture, donc de liberté, et capitale d'un pays soumis. Le 14 juillet 1791, la prise de la Bastille ayant donné lieu à une fête,

Berne envoya un régiment. La mère d'Angletine note dans son journal : « **Les troupes et l'artillerie sont arrivées à 7 heures du matin. Lausanne est comme une ville de guerre, les canons chargés dans toutes les rues, mèche allumée. Gibbon trouve que cela va assez mal.** »

Mais c'est de la vie en Rouergue à la fin du 18^e siècle que ce livre donne le témoignage le plus direct, porté par une hobereauté sensible, quoiqu'engoncée dans sa classe et ses préjugés.

Cinq siècles de relations Franco-Suisses
A la Baconnière

Publié en hommage à Louis-Edouard Roulet, fondateur à l'université de Neuchâtel du Centre d'études historiques sur les relations franco-suisses, ce volume regroupe vingt-sept contributions montrant combien dans tous les domaines la Suisse et la France furent solidement unies dans le passé.

Sous la plume alternée d'historiens des deux pays le tableau part des marchands du Moyen-âge pour aboutir à quelques aspects des relations franco-suisses actuelles. C'est l'histoire d'une longue amitié, traversée d'épreuves, mais qui pourrait être donnée en exemple de bon voisinage entre deux pays également jaloux de leur indépendance et de leur identité culturelle.

S'il est permis au lecteur de ce fort volume de faire un sort à certaines contributions un peu techniques, ou un peu juridiques, d'autres textes retiennent son plus vif intérêt. Ainsi le chapitre de Max Petitpierre consacré à la reprise des relations entre Berne et Paris après la dernière guerre.

L'ancien conseiller fédéral souligne le rôle joué dans cette délicate conjonction par Carl Burckhardt, envoyé en France en qualité de ministre plénipotentiaire. Il y avait eu Stucki à Vichy, il y eut Burckhardt à Paris.

Ouvrant ses archives, Max Petitpierre reproduit une lettre de Burckhardt sur de Gaulle, « **Ce géant svelte, aux yeux trop rapprochés, scrutateurs, tournés vers des visions intérieures, toujours en éveil, privés de regard véritable, de lumière, de bonheur, ces yeux tapis dans l'ombre d'un grand nez busqué, comme par une expérience éminemment française, nez racé, important, fier et méprisant sous ce front bas, étroit, obstiné et ridé, au-dessus de la bouche inachevée et du menton défaillant...** »

Du « portrait d'âme », comme on disait d'Holbein le jeune.

Louis-Albert Zbinden